

DELINQUANCE ET POLITIQUE

Pages 2 et 3 : De la Révolte à la Révolution - Remarques pour en finir avec la pensée politique

Pages 4 et 5 : Lumpenprolétariat et Révolution

Pages 6 et 7 : La vie de voyou - Le désir de repos

et Page 8 : Défonce, Prison, Hôpital !!

MARGE

MARGE N° 9 - Décembre-Janvier

PRIX : 2,50 F

•

Directeur de la publication :
Gérald DITTMAR

•

Editeur : S.A.R.L. « MARGE »,
341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

•

Dépôt légal : 4^e trimestre 1975.

•

Composition et Imprimeur :
IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

•

Tirage : 7 000 exemplaires.

•

N° de commission paritaire 55 885.



TOUL, DECEMBRE 1971.

DE LA REVOLTE A LA REVOLUTION

Il existe des gens, sans doute débiles, qui pensent que, pour « Marge », seuls les voyous sont révolutionnaires.

Or, rien n'est plus faux. Nous sommes convaincus, à « Marge », comme ailleurs, que la plupart des délinquants sont tout simplement réactionnaires, pour ne pas dire fascistes. Ce n'est pas parce que l'on est issu de couches sociales défavorisées que l'on a fait ses prises de consciences politiques. Quoi de bien surprenant à tout cela ? En fait, la plupart des ressortissants de notre aimable société sont endoctrinés, enrégimentés, conditionnés et même lavés du cerveau.

Si ceux qui ont le pouvoir, qu'il soit économique en politique, entretiennent cet état de fait, c'est qu'ils ne souhaitent pas du tout assister à la redistribution du capital. Ce serait la fin de l'âge d'or. Tous les moyens sont mis à leur disposition pour pérenniser l'aliénation des exploités : la télévision qui tue la réflexion, la publicité, qui suscite le désir de possession, engendre la compétition, la rivalité et la concurrence, les journaux qui déforment, au lieu d'informer, les radios dont la liberté s'est suicidée de n'être pas pirate.

Alors, bien sûr, ne nous étonnons pas que les bandits, les gangsters, les truands, les casseurs, les braqueurs et autres malfrats soient de petits bourgeois en puissance. Ils ne sont que le reflet d'un système qui passe les individus au moule. Le standard c'est le profit. C'est vrai au niveau du grand capital comme à celui de l'individu. Le délinquant ne cherche rien d'autre que la récupération à son profit personnel de biens de consommation qui ne lui sont, en principe, pas destinés.

Mais il y a des citoyens à qui ces biens sont destinés. De l'inégalité naît la révolte. Nous sommes bien d'accord avec Michel Foucault, lorsqu'il affirme que le voleur n'est pas révolutionnaire. En volant, il fait le jeu du capitalisme, puisqu'il réintroduit dans le circuit ce qu'il n'a récupéré que provisoirement. L'argement du « casse » ou du « braquage » sert à renflouer les caisses du producteur de chaînes Hi-Fi ou de voiture de sport.

Cela revient à dire que le révolté n'est pas révolutionnaire. Tout le monde le sait. Mais il importe de faire attention. Quelque chose se passe qui risque de retourner complètement la situation. Les opprimés prennent conscience de leur condition d'opprimés. Il y a eu le G.I.P., en 1971, puis le C.A.P., pour les taulards. Les femmes ont explosé avec le M.L.F., puis le M.L.A.C. Les psychiatrisés ont pris la parole avec le G.I.A. Les homosexuels, avec le F.H.A.R., puis Sex-Pol et le G.L.H., ont réussi à se faire entendre. Maintenant, ce sont les soldats, avec les C.A.M., les prostituées... On me dira que ce ne sont là que marginaux. Certainement. Seulement, une analyse politique simplement honnête doit nous faire remarquer que l'évolution ne vient pas que de la marge. Elle se manifeste aussi, voire surtout, dans les

classes populaires. Et le meilleur témoignage est le glissement des 70-30 % aux fameux 51-49 %. Le mécontentement gronde rotativement selon les corps de métiers. En ce qui n'est qu'évolution pourrait devenir révolution.

Chez les délinquants, nous passons de la révolte à la révolution. Le voyou reste révolté. Dans beaucoup de cas, sa révolte n'exclut pas des revendications bourgeoises. Mais s'ajoutent à cela la découverte des différences sociales et le refus de l'injustice. Les délinquants sont de plus en plus politisés. La multiplication des Comités d'Action des Prisonniers dans les différentes villes et même leur coordination avec les organismes similaires des pays étrangers obligent les taulards et anciens taulards à un minimum d'information politique. Et, si le « coup de la veille » a toujours été décrié par les truands, il commence à être récusé par les jeunes délinquants actuels. Bien entendu, il y a toujours des inconscients, alignés sur le modèle S.S., pour s'en prendre à l'individu et, de préférence, à celui qui est faible et désarmé. Mais cela n'est pas le propre des délinquants. Le patron augmente le gueulard et pressure celui qui n'ose pas protester. L'Etat fait de l'immigré un esclave, en brandissant au-dessus de sa tête la menace de l'expulsion. Le commissaire dit « monsieur » au délinquant en col blanc, cependant que ses sbires passent à tabac le blouson noir qui ne veut pas se mettre à table.

Une ligne de force se dégage et c'est ce qu'il importe de souligner. De plus en plus nombreux sont les voyous qui s'opposent consciemment à l'ordre capitaliste (qu'il soit d'Etat ou privé). Peut-être sont-ils allés, selon le titre du livre de Serge Livrozet, « De la prison à la révolte ». Mais encore ils effectuent une démarche de plus en plus politique. Nous sommes en train d'aller de la révolte-potentiel révolutionnaire à la révolution tout court. Ce qui compte le plus, c'est l'ensemble d'actions menées par des groupes comme le C.A.P. et « Marge ». Si des loubards à la traîne cassent pour majorité. Ils ne constituent plus que le folklore à casser, ils ne sont plus représentatifs d'une la mode rétro du rock décadent.

Le mouvement s'amplifie, parallèlement au développement des autres mobilisations. Pour l'instant, ce ne sont que des parallèles. Diverses tentatives de rassemblement, comme la F.L.A.M. (Fédération de Lutte des Actions Marginales) ont jusqu'à ce jour échoué. Mais cela ne signifie pas qu'il en sera toujours ainsi. Viendra le jour où, par delà les pauvres petits conflits des groupes d'intérêts, un vaste courant émergera issu de la convergence des intérêts des groupes. Il s'inscrira dans le sens d'un bouleversement complet de la société. Et, bien entendu, les voyous ne seront pas les seuls révolutionnaires. Mais ils compteront dans les rangs de la révolution.

Jacques LESAGE de la HAYE.

Crève, Senghor

Quelque chose comme un cri
 Quelque chose tarde à succomber
 Appel rauque au temps malingre des sobriquets injurieux
 Quelque chose comme une sente herbeuse
 Quelque chose grelotte
 Grêles appartés des coupables congénitaux
 Nimbée de pals la gloriette s'élance aux cieux
 envahis du cadavre d'austère réputation
 On jette au petit matin le linge souillé des égorgements
 Quelque chose git le col brisé
 posture désarticulée du corps par saccades désarçonné
 Les frisures blanches de la fièvre et l'absence au banquet des libertés conditionnelles
 Quelque chose comme un plasma
 Quelque chose se répand aux crêtes acariâtres
 Quelque chose que triturent les matrones ébahies
 tout violet et qui beugle de haut le cœur
 Quelque chose comme un suintement aux parois des cavernes enfouies de calcaires incrustés
 Quelque chose comme la haine celle qui monte des prisons où l'on tue ceux que j'aime
 Madrid, Dakar, Sibérie tant d'autres
 Paris
 Quelque chose comme un bruit de tornade inaudible pourtant le cri des tortures qui sourd des caves putréfiées et me parvient quelquefois
 Plaie vive des élancements de fureur et la peur soudain affleurant à mes doigts
 Quelque chose comme l'épuisement, quelque chose comme la rage exténuée mais vivace, quelque chose comme le fer rougi qui marque l'œil transparent, quelque chose comme la douleur de l'amputé
 Quelque chose tarde à succomber
 Appel héritif des virulences écartelées
 Débris épars rescapés des dénombremens fugaces et versatiles
 Appel des amours racassées résonne en mes os
 Je ne veux plus de condamnés
 Quelque chose comme un cri refuse de succomber
 Ils ont tué Omar.

Nicole DELAINE.

Souscription de soutien au journal

MARGE, 341, rue des Pyrénées, 75020 Paris

C. C. P. 34 541-26 La Source

REMARQUES POUR EN FINIR AVEC LA PENSÉE POLITIQUE

A titre d'exemple : la critique politicienne du terrorisme telle qu'elle est bâtie non seulement par les zombies gauchistes, mais — même — par divers groupes libertaires, en tant que non-efficacité, en tant qu'erreur historique. (Si je dis : « à titre d'exemple », c'est que le terrorisme ne m'intéresse ici que comme révélateur et point de paroxysme d'une certaine critique moralisante et paralysante, laquelle sévit plus clairement quant au terrorisme tout en s'emparant avec bien davantage de discréption, c'est-à-dire de pénétration, de toute pratique à visée révolutionnaire. Cela dit, dans la phase actuelle, le terrorisme lui-même ne nous séduit guère plus que le suicide ; seulement, nous n'avons pas la cuistrie de juger ceux qui s'y adonnent.)

C'est ailleurs qu'il faut se situer : l'acte dit terroriste (entre autres) est à insérer hors d'une représentation téléologique (dialectique de la fin et des moyens) qui porte tant sa critique que sa défense ou sa justification.

Il n'est à placer par rapport à aucun sens dont il serait levier ou escamotage, expression ou infidélité, dénonciation (et il n'y a rien à « dénoncer », camarades !) adéquate ou médit, mésusage.

C'est en lui-même, non pas même comme expression d'un affect (de révolte, désespoir, haine, etc.), mais immédiatement, directement, de soi-même qu'il consiste en, qu'il est affect, passion, jouissance — ou bien rien.

Or toute la pensée dite radicale, révolutionnaire, critique, théorique embrasse la téléologie représentative en question. Elle est sourde à tout ce qui s'en écarte. C'est toujours au regard d'une adéquation ou d'une inadéquation, comme critère souverain du jugement porté, que cette pensée fonctionne. Elle est politique parce que représentative et représentative parce que politique. Un « spectacle » supposé opérant, efficient : tel est et son ressort et ce qui la fait jouir. Je-tu-il-nous-vous-ils agissent face au public des masses grosses d'une (con-)science que cet acte accouchera ou non — de par et en vertu d'une pertinence (sa puissance, sa virilité) quant à un effet. Voilà le fantasme politicien qui organise tout l'imaginaire révolutionnaire — et sa pauvreté.

Or nous n'avons, in-espérants jouisseurs, que foutre de ce déterminisme de train électrique pour vieux marmots. Nous récusons précisément toute relation causale décrétée à l'œuvre entre la prétendue objectivité d'un acte ou d'un comportement et — non moins « objective » — la réception psycho-sociale des « masses » (si vous vous prenez pour RTL et la tête des gens pour un transistor, on ne peut rien pour vous).

Tout ceci, toute cette mécanique nous/vous enferme d'emblée sur le terrain, dans la boule de cristal de l'espoir, de la niaise attente.

Et nous en avons fini, justement, d'attendre.

Car lorsqu'on se situe dans l'historicité, entre le représentant et le représenté, entre moi-agissant-pour-qui-tu-comprendres et toi-masse - opprimée - dont - la-conscience - prendra (comme la mayonnaise), dans l'espace de la représentation qui sépare et lie l'un et l'autre, il y a toujours, il ne peut y avoir que cet ennemi : le TEMPS QUI SE RIT DE MOI, LA MORT (LENTE).

Jean FRANKLIN.



TOUL, DECEMBRE 1971.

Un jour... peut-être

Un silence écrasant d'absence.
Des siècles d'ineptie se taisent.
La souffrance fait levier sur chaque conscience.
Feutré, invisible, le vide guette,
rythmant de sa présence
les battements d'un cœur fatigué.
Les murs blafards, d'abord lointains,
se meuvent doucement
inexorablement
L'eau de leur justice prend place.
Le cerveau est investi,
perverti,
corrompu,
De simples murailles ripolinées,
salies d'une sueur visqueuse de rancœur
deviennent les instruments de leur vengeance.
Angoisse,
Inquisition,
Question,
La peur,
la peur du vide s'installe,
La crasse devient paysage d'horreur,
les souillures
taches de sang d'un monde pourri
Le rêve de l'angoisse déborde
grincement d'une raison matraquée.
La journée s'écoule...
lentement
Triomphante de souffrance.
Semblable à celle d'hier.
Semblable à celle de demain.
Un détail...
un seul
Un petit bâton supplémentaire
là, au-dessus, sur le mur.
Il s'est pendu,
Il y avait 832 bâtons sur le mur...

Walter JONES.

DE PRISON EN PRISON

La prison on y va pourquoi ? Hé ! bien, parce qu'on a volé le bien d'autrui, oui. Qu'on vous juge, des centaines de personnes sont présentes et vous regardent avec un instinct de vengeance, ils sont content car ils savent que vous allez en prendre plein les doigts, hé ! oui, ils jouissent d'avance de vous voir enfermé dans une cellule 23 heures sur 24, mais ils ne savent pas pourquoi et pour quelle raison vous avez volé ce soit-disant Rupin qui jette l'argent par les fenêtres et que vous, vous n'avez pas cette chance. Ils ne savent pas aussi les misères que vous avez vécu étant jeune et les Noëls que vous n'avez pas eu, ça le jury ne le vous demande pas, eux ils sont payés pour vous juger, chose qu'ils n'ont pas le droit car un homme n'a pas le droit d'en juger un autre, mais ils le font quand même, si vous n'avez pas d'argent pour avoir un bon avocat vous êtes foutu oui, et ça on veut pas le comprendre, alors on vous nomme un avocat d'office qui se fuit pas mal de votre affaire car lui aussi il est mal payé et rien que de savoir la minable paie qu'il recevra à la fin du mois, ça le met à plat d'avance, aussi à cause de ça il n'a guère envie de vous défendre si je vous le dis c'est par expérience, et si vous recommencez c'est par instinct de vengeance envers la Société car c'est à cause d'elle que vous en êtes arrivé là, en prison, et on croira que ça vous remettra dans le droit chemin, hé ! bien c'est pas vrai car une fois cette longue peine finie, ces jours interminables, cette liberté que vous attendez depuis longtemps vous ne l'aurez pas. Pourquoi ? Hé ! bien parce que, quand vous sortez de cet enfer vous avez la malheureuse somme de 10 N.F. Qu'est-ce que vous allez faire avec ? Boire un coup au café du coin, un paquet de cigarettes, ensuite quoi : plus rien, vous ne savez pas où coucher, où manger, que faites-vous ? Vous allez voir le juge d'instruction, vous lui expliquez votre cas, vous lui dites que vous n'avez pas d'argent pour aller retrouver votre famille ou ce qu'il en reste ? Le juge fera semblant de vous comprendre et il dira : « Je suis désolé, mais j'peux pas vous aider, ou alors il vous donnera 20 N.F. avec un sourire narquois qui lui donne l'air d'un brave salaud, et vous que faites-vous ? Hé ! bien, vous êtes dégoûté, alors vous recommencez.

TORRECILLAS Jean-Marc.

LUMPENPROLETAR

● DELINQUANCE ET SUBVERSION.

Devant le recul toujours plus grand d'une certaine problématique révolutionnaire le repérage des pôles subversifs devient l'enjeu d'analyses de plus en plus nombreuses, parfois divergentes, parfois convergentes. Il n'est plus aujourd'hui nécessaire de démontrer en quoi le discours sur/de la classe ouvrière, comme sujet historique révolutionnaire, n'est plus crédible. C'est sans doute pour cela que le lumpen-prolétariat tant nié prend de nos jours sa véritable importance et son analyse comme ensemble subversif se fait au niveau de son infractionnalité.

Ces couches dangereuses de la société sont actuellement à partir d'un regard historique, l'objet de réflexions théoriques, d'études et de discours le plus souvent traversés de la plus grande nullité (1).

Dans ces ensembles dangereux, les délinquants comme groupes « organisé » occupent la première place. C'est ainsi qu'il est dit d'eux qu'ils sont utiles, contrôlés ou maîtrisés. La délinquance devient ainsi le lieu d'un discours d'amalgame où les nuances et différences disparaissent et où les confusions se créent. Il est cependant parfaitement vrai et évident de dire que dans un de ces stades de développement (celui de la sédentarisation) la délinquance devient une partie du système mais dans ce *temps du discours*, ce qui est absolument obscène, c'est l'occultation faite alors de cette délinquance qui, elle, n'en fait pas partie et qui est l'endroit d'une charge subversive permanente et réelle. La démarche la plus courante est de conditionner l'opinion à travers des enquêtes où il est toujours mis en avant les relations étroites qu'entretiennent le pouvoir et le monde des affaires avec le milieu, mais où il est dissimulé que la montée d'une délinquance sauvage pose aujourd'hui autant de problèmes au pouvoir qu'au milieu traditionnel. N'oublions pas trop vite qu'il y a quelques années l'un des exemples les plus frappants de cette collusion est apparu clairement aux Pays-Bas où police et milieu s'étaient alliés tacitement contre les révoltés d'Amsterdam.

Le danger réel de ces analyses est donc bien là dans cette amalgame discursif qui permet à certains d'affirmer que la délinquance c'est encore le pouvoir. Cette généralisation interdit un repérage sérieux de ces pôles subversifs, car il n'est pas possible de soutenir que la délinquance ne crée pas de courts-circuits réels dans l'ordre du pouvoir.

C'est ce type même de sabotage de la machine capitaliste qui est intolérable pour la bourgeoisie et qui explique vraiment les raisons pour lesquels elle dut au cours des décennies mettre en place un système de contrôle général. La nature même de ces détournement relevait de l'inadmissible. C'est ici que l'isolation de la délinquance comme illégalité utile ou à contrôler dans son rapport à un illégalisme posé parfois abstrairement n'est pas vrai. Dans la pratique de l'illégalité il n'y a pas de séparation possible. L'illégalité comme pratique est un ensemble dans lequel on peut ici et là trouver des utilités et des maîtrises — les indicateurs — de surveillance et de contrôle mais en aucun cas général. L'illégalisme implique le jeu du renseignement, il le contient dans son tissu même, seule brèche réelle par laquelle la bourgeoisie a toujours tenté de la pénétrer soit en saisissant les occasions, soit en les créant, mais jamais et encore plus aujourd'hui elle n'a réussi par ce moyen à contrôler le monde de la délinquance, car personne ne le contrôle et ne pourra jamais le maîtriser. Il n'y a pas de mesure de l'irrationnel et du mystère.

Pour la loi bourgeoise il n'existe pas de compromis, il y a le code, le sien, que l'on doit accepter inconditionnellement et jamais outrepasser. Le viol de la loi dans son passage à la pratique est pour la bourgeoisie d'une telle intensité que le court-circuit de la machine qui s'opère à ce moment, entraîne un phénomène de paranoïa collective qui s'empare d'elle et où il n'est plus alors question que de subversion (se référer aux récentes déclarations du sieur Poniatowski). Devant cette charge subversive, la bourgeoisie dans sa panique ne peut qu'appeler à un renforcement de sa police.

Ce n'est donc pas la délinquance en tant que telle qui justifie l'appareil policier mais bien le danger de la subversion de la machine capitaliste par la délinquance dans sa radicalisation et sa montée. Le risque de destruction, le sabotage constant, le court-circuit permanent, le détournement général, le gaspillage de l'argent et des marchandises, la dérisio[n] de la valeur et de la machine économique, le mauvais exemple (imaginons un instant ce que pourrait être le phénomène d'une pratique délinquante généralisée et de ses effets sur l'ordre économique et militaire du pouvoir) sont les éléments d'analyse les seuls sérieux pour démontrer une fois pour toutes qu'il n'y a pas de contrôle absolu de la délinquance et qu'elle reste dans son investissement du champs social une pratique presque toujours subversive.

La susceptibilité, l'orgueil, la force de la bourgeoisie sont tels qu'ils ne lui permettent pas de passer des compromis d'ensemble avec ces forces qui la violent et veulent sa perte. C'est bien cette peur de la délinquance qui la conduit à se renforcer pour mieux se protéger. On ne cherche pas à se défendre de ce qui n'est pas un danger profond pour son existence.

● LUMPEN-PROLETARIAT ET ROLE.

A propos du lumpen-prolétariat, Marx disait : « Des vagabonds, des soldats licenciés, des forçats sortis du bagne, des galériens en rupture de ban, des filous, des charlatans, des lazzaroni (2), des pickpockets, des escamoteurs, des joueurs, des souteneurs, des tenanciers de maisons publiques, des portefaix, des écrivassiers, des joueurs d'orgues, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendians, toute cette masse confuse, décomposée, flottante » (3), il ajoutait : « Le lumpen-prolétariat, cette lie d'individus corrompus de toutes les classes, qui a son quartier général dans ces grandes villes, est de tous les alliés le pire. Cette espèce est absolument vénale et impudente » (4), et Engels : « Pépières de voleurs, de criminels de toutes espèces vivant des déchets de la société, individus sans métier avoué, rôdeurs, gens sans lieu et sans feu » (5). C'est assez Marx et Engels dans leurs fausses prophéties s'étaient une fois de plus ridiculisés et trompés. Ces déclassés de la société, comme ils disaient, n'étaient pas réductibles à des ensembles sociaux définis par des rapports de production précis.

Ces irréductibles se déplaçant dans le jeu social ne pouvaient qu'être gênant dans une analyse de type économique, ils brouillaient tout, il fallait donc les exclure, les marginaliser puisque tel était déjà leur choix et leur désir. Ce qui fut fait dans les conditions que l'on sait. Parfaitement d'accord la bourgeoisie et son allié s'unirent dans un même souffle pour rejeter ces forces sociales parasites et imprudentes aux confins du système. Dans leur mouvement nomade, ces paraprolétaires devenaient parfois des « maîtres » et le plus souvent rejoignaient le camp des « esclaves ». De là un certain discours sur ces couches dangereuses de la société dans leur aptitude profonde à être « récupérées ». Cette « récupération » se faisait d'ailleurs dans les deux camps (18 Bru-

IAT ET REVOLUTION

maire de Louis Napoléon Bonaparte et Commune de Paris).

Selon l'habitude consacrée on ne parlait jamais que d'un seul type de récupération, celui censé être nuisible au développement des forces révolutionnaires.

Dans la récupération par la bourgeoisie des éléments lumpen nous n'avons affaire le plus souvent qu'à des cas particuliers (Alain Delon) et à des ralliements non sincères quant à l'essentiel, je nomme *le fond idéologique*. Dans l'autre cas, ce sont des ralliements massifs et toujours authentiques. Mais les questions naissent. Qu'est-ce que la récupération ? Qui sont les esclaves ? Qui se soumet ? Qui se révolte ? Qui commande ? Qui collabore ? Dans ce jeu social ceux qui acceptent et collaborent sont les travailleurs et les patrons, ceux qui se cabrent et refusent sont les déserteurs. L'esclave dans sa soumission au maître entre dans un jeu duquel il ne lui sera plus possible de sortir, il ne pourra que perdre. Ce n'est pas dans une lutte sur le terrain même du capital que le salariat en tant que tel pourra un jour être aboli mais dans la lutte hors-jeu là où le capital ne peut plus poursuivre son entreprise de codage systématique et d'axiomatisation.

Ces déclassés sociaux que l'on retrouve maîtres ou esclaves ne seraient-ils pas autres ? Des individus qui se placeraient hors code, ceux du grand refus. Des irréductibles qui ne collaboraient pas et ne participeraient jamais et qui feraient toujours semblant de et comme si, des gens que rejettent tous les compromis, des insoumis viscéraux qui n'accepteraient pas les ententes que passent entre elles, dans le cadre d'une collaboration sociale dont le nom les fait frémir, les forces sociales productives, des marginaux sans nul doute, mais aussi des nomades, des voyageurs. L'affirmation du refus sédentaire est si forte, si puissante, si active dans sa volonté que la récupération de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants est impossible. D'où le rejet bourgeois et marxiste de ces couches dangereuses incontrôlées parce qu'incontrôlables.

Il n'existe pas de rencontre possible entre ces deux conceptions de l'univers entre le désir de liberté et le désir de surveillance.

L'une procède de la pensée judéo-chrétienne et de sa négation, capitalisme et social-paganisme et de son affirmation an-archique

lisme (monothéiste) maintient de la structure despote et de son pouvoir, l'autre du (polythéiste) destruction de la figure du pouvoir. Dans un dépassement libre les irréductibles ne sont ni maîtres, ni esclaves, ils sont BARBARES.

Le lumpen-prolétariat et les marginaux n'ont pas de rôle. En parler n'est pas en faire la théorie, il n'y a pas en effet de possibilités théoriques à leur encontre. L'erreur de beaucoup est de vouloir faire des marginaux les sujets historiques, les nouveaux prophètes ou messies de la révolution à faire et à venir. Investir le lumpen-prolétariat en disant les marginaux d'aujourd'hui sont les prolétaires d'hier, c'est s'enfermer de nouveau et encore dans une logique dialectique du ressentiment et d'une conceptualisation du désir de révolution (6).

Toutes tentatives de codage, d'axiomatisation ou de théorisation de la marginalité sont donc vouées par avance à l'échec car il n'y a pas de région révolutionnaire. La critique du discours théorique sur/de la classe ouvrière passe immanquablement et nécessairement par *le rejet de toute forme de messianisme révolutionnaire et des concepts de sujet et de rôle historique privilégiés*. Cette même critique ne peut alors pas affirmer que les marginaux sont aujourd'hui devenus ces agents de l'histoire et de sa transformation. *La marginalité n'est pas récupérable parce qu'elle n'existe pas dans l'ordre du discours mais de la pratique.*

● NAISSANCE.

Dans notre décadence, nous assistons à la fin d'une pensée, celle de la mauvaise conscience, des révoltes classiques et religieuses. Dans leur souffle libérateur, la barbarie et le paganisme reviennent enfin compris. La critique des valeurs qui fondait la pensée religieuse est finie. Notre désir aujourd'hui est de dégager une *pensée nouvelle* et d'*en forger ses valeurs*. Dans *le choix marginal*, une *nouvelle pratique sociale* est née, celle du refus du code et de ses normes. Une *redistribution* se fait, celle des *rapports et des rencontres*. Rapport à l'autre dans le désir de le sentir, rapport au travail dans le refus de s'y soumettre.

Ce temps arrivé sera celui de la *désertion sociale générale*. L'insoumission ici, maintenant et toujours sera ce règne tant attendu, celui des déserteurs sociaux.

Notre actualité n'est encore que virtuelle mais les signes annonciateurs de cette désertion sont déjà dans ces révoltes de jeunes, de prostituées, de militaires, de prisonniers, d'immigrés, de chômeurs, de psychiatrisés, de délinquants, d'homosexuels, de lycéens, d'étudiants, etc. qui luttent pour que change la vie. Difficile à définir est la potentialité tactique et stratégique de ce mouvement face à la gigantesque machine répressive d'une part et à l'inertie générale de l'autre. Ce qu'il faut faire n'est pas simple à formuler et personne ne le sait, ce qu'il ne faut pas re-faire est connu, il est donc possible de partir de ces prémisses. C'est ainsi que cette volonté de lutter contre l'isolement qui se manifeste doit être aussi la volonté de lutter contre une dispersion qui ne peut que nous affaiblir. C'est dénoncer par exemple le mysticisme de l'ilot car ce n'est pas dans la création d'une société autre et qui se voudrait parallèle que la réponse à nos questions se trouve. La création artificielle de tels îlots conduit de nouveau et encore à l'isolement et à la séparation que nous subissons et connaissons déjà. Il y a dans cette proposition une nouvelle aberration qui est déjà le retour à la construction territoriale avec sa configuration despote. L'ilot ou société parallèle, outre le fait qu'ils ne peuvent fonctionner dans le cadre de ce système, ne sont les produits que des fantasmas magories des petits-chefs toujours bien vivants et qui n'attendent que le moment de leur retour. L'ilot n'existe pas et ne peut exister car il n'y a pas d'extériorité ou d'intérieurité du corps social, il est déjà une conception de l'Etat, le tout petit Etat. Notre lutte passe aujourd'hui dans la naissance d'un *ensemble subversif non-formel* ou Dispositif composé d'une multitude de communautés et de groupes coordonnés. Ce stade est celui de l'*association* et non plus de l'*organisation*.

Gérald DITTMAR.

(1) Nous n'incluons pas dans ces pseudo-réflexions théoriques le livre de Michel Foucault « Surveiller et Punir » avec lequel nous ne sommes cependant pas toujours d'accord et en particulier pour ce qui concerne le chapitre « illégalisme et délinquance ».

(2) Lazzaroni : déclassés, lumpen-prolétariat italien.

(3) Marx : le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte.

(4) Marx : Les luttes de classe en France (1848-1850).

(5) Engels : Préface à la guerre des paysans.

(6) Baudrillard et ses disciples. Utopie n° 6.

LA VIE DE VOYOU

— Dans la vie de voyou, l'argent joue un rôle très important. Pourquoi ?

— Avoir de l'argent c'est être fort, ne pas en avoir est un signe de faiblesse. L'argent c'est la preuve que tu es quelqu'un de valable. C'est donc une sécurité aussi. Il faut toujours montrer aux autres qu'on en a. C'est comme ça que tu es respecté et admiré. L'argent ça crée aussi chez les autres des jalousies, chez ceux pour qui ça ne marche pas bien. Et le jour où ça va pour eux et que toi à ce moment tu en as moins qu'eux, ils te friment c'est un moyen de se venger. L'argent c'est la reconnaissance.

— Justement que se passe-t-il quand tu n'en as plus ou moins ?

— Le plus souvent tu disparaît des endroits où tu as l'habitude d'aller ou tu les fréquentes moins souvent. Tu évites de te montrer et de rencontrer les gens que tu connais. Le mieux c'est de partir pendant la mauvaise période après quand ça va de nouveau pour toi tu reviens. Dans notre monde à nous, le train de vie c'est un peu notre code. Toute notre frime, notre cinéma ne compte que pour nous et entre nous. On aime bien s'épater. Les autres, les caves, on s'en fout. Il arrive souvent qu'ils soient impressionnés alors on est flatté, content de son effet, mais au fond ça ne compte pas. L'important c'est les amis, les copains, les rivaux. Entre nous il y a toujours une complicité amicale ou rivale mais tout est une question de puissance. On dit de quelqu'un par exemple « celui-là il pèse lourd » comme si c'était un gros sac d'or massif. Ça veut dire qu'il a l'argent et aussi des relations et s'il a pu se les faire c'est grâce à son fric.

— Comment tu expliques ce désir d'argent ?

— Dans mon cas, c'est assez simple, quand j'étais jeune chez moi, on parlait toujours argent. Il en manquait toujours. On se disputait à cause de ça. Beaucoup de mes copains sont comme moi. Alors comme dans la société dans laquelle on est il faut de l'argent, moi je veux en avoir aussi et sans trop me faire chier. Avec de l'argent je peux avoir tout ce que j'ai envie, c'est-à-dire un certain style de vie. Sortir en boîtes, les femmes, les copains, les beaux endroits comme les grands hôtels et

restaurants, les bagnoles et les fringues. C'est un peu comme une revanche sur la vie si tu veux et la société aussi. Dans tout ça il y a le besoin de paraître d'exister de briller. Une volonté de vivre le mieux possible quoi, et le plus vite.

— Et les flics, la loi, la société, le bourgeois, qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est facile de te répondre. Les flics, je les hais, la loi, je m'en fous, la société, je m'y sens mal à l'aise et elle n'a pas été très bonne pour moi, les bourgeois, j'en suis pas, mais j'en connais. En général, je les aime pas beaucoup, ce sont souvent des caves. Ils doivent toujours tout à leur vieux. Ceux pour qui j'ai parfois de la sympathie, c'est les toubibs et les avocats, on les appelle les baveux, mais y en a qui sont chouettes. Ils collaborent bien avec nous, on les paye bien en retour, et puis, les médecins et les avocats, on en a besoin. Quand tu risques de prendre une balle dans la peau t'es bien content qu'un mec qui est médecin te soigne. En général, je n'aime pas beaucoup les gens intégrés, en fait de tout ça je ne pense pas grand-chose et je ne sais pas trop quoi en penser. Tant que ça ne me dérange pas dans ma vie. Je suis opportuniste si tu veux. En dehors de ce que je dois penser, je pense pas au reste. Je crois tout de même qu'il y a des malins chez les bourgeois, des sortes de voyous aussi. Y en a qui m'épateront parce qu'eux aussi ils savent le prendre le fric. Regarde, les artistes, pour moi c'est tout de même et le plus souvent des sortes de bourgeois, ils en ramassent de l'argent en faisant des films et des chansons.

— Et l'avenir, le tien, comment le vois-tu ?

— J'y pense pas souvent. D'abord parce que je m'imagine pas bien en vieux. Et puis, je peux avoir un accident, la tête pour longtemps ou une balle dans la tête. Sinon, je m'installera peut-être, je prendrai une affaire, je deviendrais un bourgeois, quoi !

— On dit souvent que les voyous ont des principes, des règles, des idées bien précises à propos des femmes, des races, des homosexuels, des drogués, est-ce bien fondé, tout ça ?

— Y'a des principes c'est vrai, mais ça serait un peu long. Et puis c'est pas si simple. Ça varie selon les individus. Moi par

exemple, je suis pas raciste mais j'ai des copains qui aiment pas les arabes ou les noirs ou les juifs, on l'est tous un petit peu, même si ça n'apparaît pas comme ça, au grand jour. Pour les homosexuels et les drogués on y fait pas beaucoup attention. On irait pas leur faire de mal. Mais pour nous ce sont des pauvres types. Ce sont pas des hommes comme on dit. Vis-à-vis de la femme, c'est autre chose. Les femmes que nous avons, moi par exemple, ma femme si tu veux elle aime les hommes, les vrais, les mâles quoi. Les femmes des voyous elles sont comme ça, elle attendent, demandent et réclament cette force de nous. Pas une force physique spécialement, mais de caractère, de tempérament. Elles ont besoin de se sentir fières de leurs hommes et aussi de sentir une sécurité.

— Comment ça a commencé pour toi ?

— C'est toujours la même chose pour tout le monde. J'avais envie de plein de trucs et j'avais pas d'argent alors j'ai commencé à voler. Au début, c'était dur tout ça parce qu'il y a une période difficile à traverser où t'es tout seul. Très seul. C'est le moment où tu commences et où tu vas peu à peu tout quitter et le moment où ayant fait tes preuves tu vas devenir un voyou. Ce passage c'est celui où tu vas quitter tes vieux, tes copains, ton milieu habituel où tu entres en rupture avec tout un univers. Le moment où tu déviés, alors là, tu te trouves coupé de tout. Une dissociation avec le monde, comme tu dis. T'as plus vraiment de passé et pas non plus d'avenir. T'es pas méchant, pas très agressif encore et puis, peu à peu, tu vas commencer à fréquenter d'autres endroits, tu vas y rencontrer des gens, c'est là que les associations se créent, au travers des rencontres. Tu deviens un homme traqué, poursuivi, recherché, persécuté. Tu prends du fric, il te brûle les pattes, tu le dépenses vite et tu as besoin de te refaire sans cesse, c'est là où c'est dangereux, ce moment où tu fais ta place. C'est souvent là aussi que tu tombes parce que tu fais des erreurs, des fautes, tu manques encore d'expériences. C'est un peu un cycle infernal. Parfois t'es en manque de fric alors tu te précipites sur une affaire et tu te fais étendre. Et puis quand tu te débrouilles bien, tu te refais un monde à toi. Par tes réussites, tu deviens fier. Tu deviens un autre homme qu'il est facile de comprendre mais pas d'aimer.

Entretien avec Daniel.

« MARGE » N'EST PAS LE JOURNAL D'UNE ORGANISATION POLITIQUE, MAIS D'UNE ASSOCIATION LIBRE D'INDIVIDUS. IL N'EXISTE POUR NOUS AUCUN AUTRE SOUTIEN POSSIBLE QUE CELUI DE SES LECTEURS.

C'EST POURQUOI NOUS APPELONS A CETTE SOUSCRIPTION DE SOUTIEN AU JOURNAL A L'OCCASION DE CE NUMERO 9. OUI, NOUS EN SOMMES DEJA AU NEUVIEME NUMERO. C'EST DEJA UNE VICTOIRE.

POUR SOUSCRIPTRE OU VOUS ABONNER, ECRIRE A « MARGE », C.C.P. 34 541-26 LA SOURCE, 341, RUE DES PYRENEES, 75020 PARIS.

Le désir de repos

Je crois nécessaire d'ajouter quelques précisions et idées nouvelles au bout de toutes ces analyses politicares, idéologiques et incomplètes débouchant sur l'éternel discours récupérateur : « Justice de classe. » Bien sûr, cette « justice de classe » existe, bien sûr, un policier et un juge ne surveillent et ne regardent pas de la même façon un loubard et un bourgeois, bien sûr, les peines ne sont pas les mêmes pour un arabe et un français, bien sûr, le racisme anti-jeune chevelu existe, bien sûr, la clémence est plus grande pour le délinquant en état d'ivresse que pour le « défoncé » en état de « manque », bien sûr, la délinquance touche surtout les couches sociales les plus défavorisées.

Mais il y a quelque chose de plus puissant qui n'est du ressort ni de la justice, ni de la répression pure, mais plutôt de la vie de tous les jours. Cette force informelle et inégale que j'appellerai désir de punition. Et ce désir vient de loin, de partout, de l'entourage quotidien, de toi et de moi.

Actuellement, une immense majorité de gens de « gôche » classent les délinquants en prison sous les étiquettes les plus diverses : victimes du système, malchanceux, suicidaires, irresponsables ou bien alors dans leur délire misérable de travailleurs aigris : nous avons une police bien faite. Une chose est certaine pour tous : le crime ne paie pas. Je poserai la question : Pourquoi ?

Par quel miracle cette police en grosses pompes, se déplaçant lourdement, peut-elle être aussi efficace face à une pègre silencieuse, impalpable, informelle, imprévisible et moléculaire ? Par quel miracle ces délinquants commettent-ils ces imprudences ? Par quel hasard se font-ils prendre ?

Un jeune type avant de choisir les chemins de la délinquance passe par les mêmes chemins que le reste de la société. Il est tout d'abord écrasé dans le carcan familial répressif épris d'honnêteté (respect de la richesse), d'effort et quelque part culpabilisé de sa non-rentabilité et de la charge qu'il représente. Par la suite son corps et son esprit sont livrés inconditionnellement à la machine scolaire qui elle, se doit d'implanter un minimum de savoir soigneusement choisi et trié : conditionnement au non choix, apologie du devoir, de l'effort et du travail, mais aussi rencontre d'un monde où l'on encourage la délation (punitions collectives). Parallèlement à ceci, l'enfant pour plus de sécurité est écrasé sous l'appareil religieux, c'est-à-dire la pensée judéo-chrétienne qui se doit de développer la pensée de mauvaise conscience et l'idée d'une possible purification (confession, pénitence, charité). Tout cet édifice se doit d'être parachevé par un sacrifice librement consenti : l'armée qui elle sera le test final du conditionnement.

Donc, lorsque l'adolescent ou l'adulte choisit les chemins de la délinquance en connaissance de cause, contre sa propre volonté morale contre sa notion du bien et du mal, et dans une méfiance instinctive de l'ami, du voisin, du concierge...



CLAIRVAUX, JUILLET 1974.

Son premier coup représente plus que la somme d'argent qu'il a dérobé, c'est pour lui une libération qui semble radicale face à vingt ans de conditionnement. Seulement cet argent ne représente rien des notions qu'il en avait (efforts, économies, etc.) et brûle les mains. Il le « flambe » et recommence. Le processus est alors enclenché sans possibilité de recul (milieu fascinant, griserie d'une vie différente, ivresse à disposer de son destin).

Mais rapidement les premières bavures se produisent, les amis de l'entourage « tombent », la crainte d'avoir laissé des indices naît, une sirène de police fait sursauter dans la rue et au bout l'angoisse. Face à cette angoisse, et pour l'oublier, il faut vivre de plus en plus follement, intensément et dans ce milieu et cette société, cela est synonyme de fric.

Les coups sont donc de plus en plus nombreux, les risques de plus en plus négligés, les bavures de plus en plus fréquentes. A ce moment, dans la tête du voyou, le désir de sécurité, de paix, de repos et de purification se dessine et se précise indéniablement. Le besoin se fait de plus en plus pressant. Inconsciemment la sécurité dont il entourait sa vie se relâche : désir de faire partager ses angoisses, désir de ne plus être seul, désir refoulé mais tenace d'être comme les autres. La chute et la prison ne sont plus alors très loin. Après quelques peines de prison dans la promiscuité, ce désir disparaîtra et le voyou arrivera alors à contrôler ses désirs, à vivre séparément son « moi » et sa vie et à être dans la ligne de son éducation : un bourgeois du « milieu » contrôlé par le système.

Walter JONES.

Quelques renseignements à propos des Groupes MARGE

PARIS :

Nord-Est - BELLEVILLE
Groupe Marge 12-13-14-15.

BANLIEUE :

Groupe de Bondy,
Groupe de Rueil,
Groupe de Vincennes.

LYCEES :

Coordination lycéenne Paris.

AUTRES GROUPES :

Groupe Marge Media,
Groupe Asile,
Groupe de Recherche et d'Intervention Cinématographique (GRIC),
Groupe urbanisme,
Groupe libido,
Groupe défoncé et révolution,
Groupe vive le chômage.

Des numéros spécifiques sont en préparation. Pour les groupes et pour les numéros spéciaux, prendre contact en écrivant au journal :

341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Les thèmes sont actuellement les suivants : hommes-femmes, défoncé, homosexualité, culture, cinéma, école, travail.

D'autres propositions peuvent être faites.

DEFONCE, PRISON, HOPITAL !!

Peshawar, onze mille kilomètres de Paris, un jour du printemps soixante et onze ; il fait horriblement chaud et je suis seul, parmi d'autres junkies aussi seuls que moi. Je me réveille d'un lourd sommeil je prends ma petite bouteille, j'en sors plusieurs pilules, j'allume ma bougie, mon réchaud d'occasion, je prends ma cuillère remplie d'eau, y mets mes pilules, fais chauffer le tout jusqu'à dissolution complète. Je filtre avec un coton — il faut se méfier des poussières qui donnent mal à la tête —, je me pique et trouve tout de suite ma veine. J'injecte et je n'attends guère longtemps cet irrésistible flash de la morphine, ça me chauffe et me pique dans tout le corps ; c'en est tellement bon que je suis accroché. Ce jour de printemps les oiseaux sont gais et chantent, les gens pourtant dans la misère crient et s'agissent, et moi je suis seul, dans mon néant astral, allongé un grabas aussi sale que moi.

Oui, cette année-là, ce voyage au bout du monde, je l'ai fait. J'en avais trop marre de la France, où je venais de purger un an de prison, et trois mois de service militaire. Puis j'étais fasciné par l'Orient. Tant de gens m'en avaient dit : « Tu verras là-bas, tu planeras super, plus d'angoisse à te faire côté flics, et tu trouveras ce que tu veux, pour pratiquement rien. » Cette phrase magique m'avait envoûté, et malgré mon interdiction de sortir de France sans autorisation (mise à l'épreuve de trois ans), je suis parti sur le chemin d'Istanbul, Téhéran, Kaboul et Karachi. Là, j'ai vu et rencontré toujours la même chose ; ces gars et ces filles venus chercher leur dose de paradis. J'ai aussi croisé la mort, la folie et la déchéance physique, mais rien ne m'a arrêté : peut-être qu'inconsciemment voulais-je la mort ?

Au moment où la police de Ponia réprime de plus en plus la jeunesse en général, des types crèvent emmenant avec eux la nostalgie, leurs espoirs et leurs désirs. Si une certaine minorité de gens se défoncent ce n'est pas le fait d'un hasard. De tout temps, des gens ont pris de la mescaline, ou fumé de l'opium ; mais à l'heure actuelle, de plus en plus de gars et de filles sont attirés par la fumette ou l'acide, que d'émissions de télé mettent à l'ordre du jour. Drogue : problème que le pouvoir ne résoud qu'en réprimant, en mettant « le fauve en cage » à Fresnes ou en isolement forcé à l'hôpital psychiatrique. Le pouvoir ne trouva ucune solution, sinon l'annulation temporaire de la personne, pour ensuite la surveiller lors de sa sortie, afin de mieux pouvoir la remettre dans le circuit, et la faire devenir productive.

Un jour, ras-le-bol de tout ça, j'ai pris la route. Je m'étais assez fait exploité derrière une machine douze heures par jour, à me faire engueuler parce que je n'allais pas assez vite ; soixantedix heures de travail par semaine, pour trois cents francs. Mon père était un homme courageux, il se tuait au travail. Peut-être voulait-il un fils à son image ?

Mais je ne l'ai pas été, sûrement comme quelques-uns, et j'ai jeté le défi de me soustraire de cette morne vie qu'est le travail en usine, pour m'enivrer d'une vie un peu moins triste et plus excitante. Ce n'est certainement pas un hasard, si je me retrouvais quelques mois plus tard dans le quartier des mineurs à Fresnes. Un centre d'observation surveillé, mais qui pour moi représentait quatre étages de cellules, où toute liberté était enlevée. Plus de papiers, plus d'argent, plus d'objets personnels. Plus rien, sinon les tours de clefs dans les portes, le passage devant un psychologue et un psychiatre, l'école, le travail obligatoire aux ateliers. Aucun espoir de sortir d'ici avant mon jugement. Je suis enfermé entre les murs de cette prison, à attendre la liberté en pensant à ce que je ferai une fois sorti. J'attendais mon heure. Je n'avais pas envie de changer le cours de ma vie, de toute façon. La prison était pour moi une maison, où l'on ne fait que passer. Comment ne pas sortir de là, sans en vouloir à ce système qui a absorbé tes rêves et ton espoir, en t'annulant du monde des vivants. Qu'a fait la prison, sinon inconsciemment me révolter, et ne

pas me plier aux exigences de notre société ? Dans cette cellule aux murs gris, j'ai pensé que la vie pouvait être vécue autrement, mais que si on essayait de s'éclater pleinement, le système de son doigt tranchant « t'empêche de nuire ».

Lorsque j'ai dit tout à l'heure « me soustraire de cette société », je n'ai pas eu de mal en fait, vu le côté « illicite » de ma vie. Pour me shooter, il me fallait toujours m'enfermer dans les chiottes d'un café, et bien souvent, il m'a fallu prendre de l'eau par la chasse. Mais personne ne doit me voir, autrement « la prévention flic » me tombe dessus. Pensez donc ces braves gens, ils préfèrent se saouler la gueule à ce qui est licite, et pour eux présentant apparemment moins de danger que le haschich.

C'est le bout de la déchéance, dit-on ? Pourtant, je pense aux autres victimes du capital, tous ces morts sur les chantiers, les routes, et par l'alcool ; je me demande si les morts par overdose dépassent les morts sur les routes, par exemple. C'est habituel, voire presque normal que des gens meurent à cause de la guerre, ou parce qu'il faut construire de plus en plus vite les tours infernales du profit.

Lorsque je suis sorti de prison, je ne pensais pas aller aussi loin dans l'escalade de la défoncage. Car il faut avant tout différencier le hasch du shoot d'héroïne, ou du LSD, la nouvelle drogue psychédélique. Mais je dois bien reconnaître qu'à Saint-Michel, ancien carrefour des défoncés en tout genre de mai 68, tout le monde se cotoyait, il était impensable que parti de la fumette de hasch, je n'en arrive pas un jour à avoir envie d'un super shoot de cheval (héroïne). Pour moi c'était le mystère, l'inconnu. A voir la démarche, et les yeux des junkies errant éternellement dans le vide, je me demandais ce qu'ils pouvaient bien ressentir, lorsque se produisait « le flash ». Tant de mecs m'avaient dit : « C'est bon, mais je suis accroché ». Je connaissais ce risque, et pourtant j'ai essayé ; puis j'ai été tellement envoûté que je suis parti à la conquête d'un paradis plus cool et meilleur marché au Moyen-Orient.

Puis un jour j'en suis revenu, dans le même état que ces junkies connus à Paris : j'en étais devenu un moi-même. Non pas pour faire comme eux, mais parce qu'inconsciemment je me suis complètement intoxqué (c'est le même cas que pour l'alcool). Mais ironie du sort, les flics m'ont choqué, et ramené dans les griffes des délégués qui me recherchaient depuis plus de six mois (trois ans de mise à l'épreuve). Je n'avais que deux solutions : ou la prison, ou un internement en hôpital psychiatrique, afin de me désintoxiquer. « A Dieu-vat ! vaux mieux l'hosto que la prison », ai-je pensé.

Oui, ce sont les flics et les psychiatres qui ont décidé de ma « guérison »... Aussitôt arrivé à l'hosto, on m'a mis au lit, piqûres, sérum et compagnie, la classique cure de sommeil. Pendant une semaine, j'ai été soustrait du monde des vivants, pour ensuite me réveiller, avec les hurlements sous d'un malade du dortoir à côté. Là, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais dans un autre monde ; celui des obsessionnels, des névrotiques, ou des panaroïques. J'ai pu à nouveau remarquer, mais j'étais dans un monde clos de murs, d'infirmiers, de piqûres et « potions magiques ». Les médicaments miracles de la psychiatrie t'assomment celui qui est trop excité, c'est bien plus efficace que la camisole de force ; celui qui est trop anxieux, on s'arrange pour qu'il ne pense plus ; quant à l'autre, celui pour lequel on ne peut plus rien, il mourra là parce qu'il est « malade mental ».

Mais à part ce traitement anti-naturel, fait-on réellement quelque chose au niveau social, afin que la psychiatrie ne connaisse pas seulement un malade en regardant son dossier ? S'il est débile profond, ne le laisse-t-on pas errer dans une ignorance totale, ou un manque d'activités saines, en le bouclant en asile psychiatrique ? Certains sont dangereux, c'est vrai ; mais ne laisse-t-on pas d'autres tuer à froid, par un peloton d'exécution, pour des prétextes politiques ? Ceux-là

vivent et jouissent d'une liberté totale... Que voulez-vous mon grave ? On ne peut pas laisser un « fou » dehors ; parce que les autres qui ne le sont pas, ne peuvent s'identifier dans ses actes, et sa manière « délibérée » de vivre. Peut-être sont-ils fous de vivre en fait ? Mais moi, j'étais fou d'un désir de liberté, lorsque j'étais enfermé dans une ambiance qui ne pouvait que me replier sur moi-même. Puis un jour, j'en suis sorti en laissant une femme de trente ans sucer son pouce tout en regardant sa poupée ; ou ce type qui, depuis trente ans d'hôpital, guettait sans cesse son oncle à la porte, en l'insultant pour qu'il vienne le tuer. On m'a fait retrouver brusquement la vie normal du « métro, boulo, dodo ».

Je ne trouve en ce monde qu'un néfaste plaisir matériel, fait de duperie, et d'escroquerie légale. Laissons les chefs qui nous gouvernent au portemanteau ; construisons un monde plus réel, plus vivant, plus vrai ; et où la créativité, un peu oubliée en ce monde qui consomme, puisse s'épanouir totalement en nous, car à elle seule elle inspire et fait la vie.

Droguons-nous d'une enivrante sagesse, ou d'un « nirvanah » lointain, mais combien proche si on le cherche vraiment. Ne laissons pas sombrer notre monde dans une gauche et une droite, qui n'ont qu'une chose commune entre elles, « l'inutilité ». En soixante et onze, j'errai dans le néant d'un morphinomane ; et maintenant si je fume toujours, c'est seulement parce que j'ai pu faire la différence entre utiliser la défoncage avant tout comme moyen, et non plus comme une fin en soi.

Pierre NOMINE,

Abonnements à « MARGE »

6 numéros : 15 F

de Soutien : 50 F

SOUTENEZ « MARGE »

et son combat

On a besoin de fric

envoyez-nous en

SOUSCRIVEZ

MARGE, C.C.P. La Source 34 541-26

341, rue des Pyrénées

75020 PARIS

Nom

Prénom

Adresse

RENSEIGNEMENTS MARGE

— Pour répondre aux questions que vous ne manquez pas de vous poser au sujet des mystérieux Groupes Marge et de leur extension internationale, une brochure éventuellement éclairante est en cours de rédaction.

— En dehors de Marge, il y a : rien.

— Tels que vous nous voyez, nous avons entrepris de ne plus penser par analogies.

En outre, nous sommes très beaux.